Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 91 (1982)
Heft: 1

Artikel: Sur le terrain, la peur...
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-549286

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sur le terrain, la peur...

La peur, l'un des phénomèmes psychologiques les plus profonds de l'être humain, peut être paralysante. Elle peut se traduire par la panique, la destruction, voire la mort. Cette sensation, les délégués du CICR en poste dans des pays en guerre ou en proie aux troubles internes, la connaissent bien, car ils la rencontrent souvent au gré de leurs tâches quotidiennes.

De par la nature de leur mission, les délégués sont souvent confrontés aux effets de la guerre, et, partant, à la peur. Conduire sur une route minée, franchir les lignes entre les belligérants, pénétrer dans des villes assiégées, voilà ce que le CICR doit accomplir s'il veut s'acquitter du rôle qui lui a été confié: venir aux victimes. Pour les délégués, la peur est une sensation bien réelle, et ils ne peuvent simplement accepter de vivre avec elle: ils doivent la surmonter, car les effets de la peur peuvent avoir de terribles conséquences comme, par exemple, susciter des actes de fausse bravoure. Les délégués ont donc l'obligation de toujours distinguer entre une action de secours justifiée et un acte risqué qui aboutirait au désastre au lieu de sauver des vies humaines.

S'engager dans une telle existence, parfois inconfortable et dangereuse, requiert réflexion et discipline. Mais, si le fardeau est lourd à porter, les fruits du succès sont d'une incomparable douceur.

La peur, compagne des délégués sur le terrain

Lorsqu'on parle de distributions de secours aux victimes de la guerre, on mentionne rarement les conditions dans lesquelles ceux-ci sont parvenus à leurs destinataires: bien souvent, les collaborateurs du CICR doivent faire fi des conditions de sécurité et traverser les lignes ou rouler sur des routes peut-être minées pour atteindre réfugiés et personnes déplacées. Certes, le signe de la Croix-Rouge protège celui qui le porte, mais certaines mesures techniques, telles que plaques blindées sous les véhicules de la Croix-Rouge, n'en demeurent pas moins nécessaires pour assurer une plus grande sécurité. Celle-ci est d'ailleurs l'une des garanties essentielles demandées par le CICR lors des discussions avec les Parties au conflit. Mais le triste bilan de ces dix dernières années révèle que tous ces efforts ne suffisent pas à assurer la sécurité des délégués et des employés locaux dans les zones de combats.

Ainsi, trois collaborateurs du CICR en mission dans ce qui était alors la Rhodhésie – aujourd'hui le Zimbabwe – se sont fait tuer dans une embuscade. Au Liban, un délégué et trois secouristes se sont trouvés pris sous des tirs croisés et y ont trouvé la mort. Un autre conflit, celui du Nicaragua, a coûté la vie à dix-sept volontaires et employés de la Croix-Rouge. Enfin, des coups de feu ont été tirés sur des délégués au Salvador.

Sur la base de ces quelques exemples, on peut se poser la question suivante: que ressent, face au danger, un délégué envoyé en Thaïlande, en Angola ou en Ouganda. Comment surmonte-t-il cette insécurité, cette angoisse?

Bien que la peur soit une sensation primitive, au même titre que la faim ou que la soif, l'être humain n'en parle guère, car ce mot, quelque peu tabou, suscite souvent l'ironie. Ce n'est donc pas un sujet de conversation entre délégués et, pourtant, presque tous ceux devant lesquels on évoque l'angoisse, avouent qu'ils l'ont éprouvée en mission.

Au cours d'un séjour dans l'une de ces régions, où la délégation du CICR travaille dans des conditions de sécurité extrêmement précaires, il a été possible de cerner cette question de plus près.

C'est un lundi comme les autres. Une distribution dans une région affectée par les événements est prévue pour le

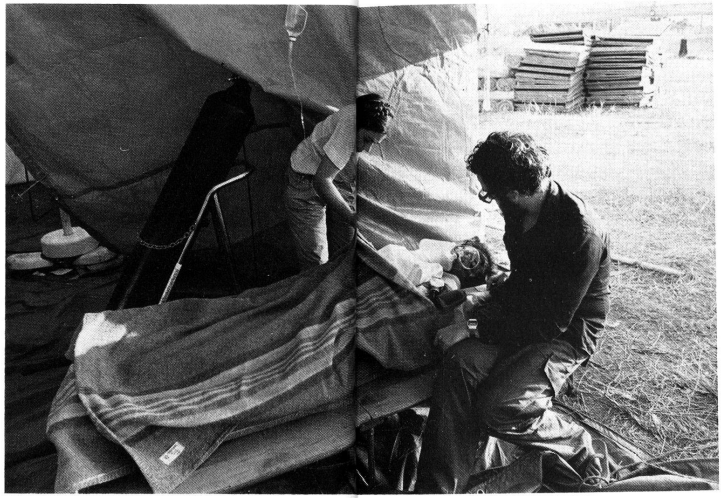
lendemain. Comme d'habitude, les contrôles techniques sont faits sur les voitures CICR; comme d'habitude, des tonnes de lait, de beurre fondu, de maïs, de vêtements et de médicaments sont emballées; les consignes de sécurité sont rappelées à chacun, comme chaque fois. Pourtant, demain, ce ne sera pas la routine, car les délégués se rendront dans deux villages restés inaccessibles depuis plusieurs semaines en raison des combats, et où les stocks de vivres des centres CICR desservant vingt et un villages des alentours, sont quasi épuisés. C'est pourquoi, en dépit de l'absence de garanties de sécurité, ce voyage est indispensable. Les onze délégués et employés locaux sont au courant des risques qu'ils courent – sauter sur une mine, tomber dans une embuscade – mais ils sont prêts à partir.
En cette veille de départ, nul ne dit mot sur ce qu'il éprouve, et des fusillades entendues non loin de la délégation ne sont guère réconfortantes pour le moral. La nuit sera longue...

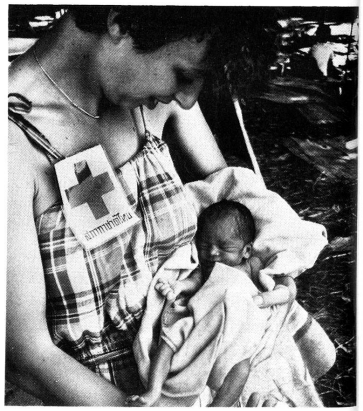
Paradoxe de la guerre

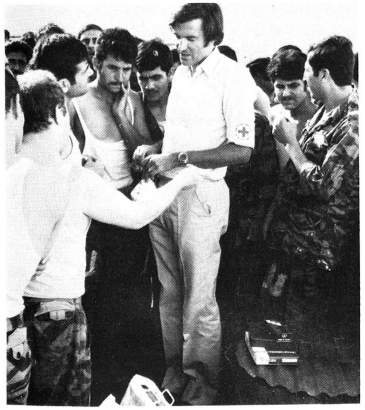
Le jour se lève, resplendissant. Le sentiment d'oppression des dernières heures se dissipe. Les véhicules Croix-Rouge antimines sont dans la cour, prêts à être chargés de secours et de matériel de camping pour les équipes (elles devront passer la nuit dans l'entrepôt de l'un des villages visités).
C'est le moment du départ. On s'entraide pour ajuster les ceintures de sécurité spéciales dans l'habitacle des véhicules: c'est tout un travail car il y va de si peu de chose: un centimètre de jeu, une boucle métallique appuyant sur une vertèbre cervicale ou sur une artère et, en cas d'explosion sous la voiture, des blessures mortelles peuvent en résulter!
Cette occupation, qui pourrait sembler banale si elle ne concernait pas la survie de chacun, transforme rapidement l'activité de la délégation en une agitation fébrile. Elle trahit la tension cachée qui y règne. Mais les membres de la délégation ne sont pas seuls à s'affairer pour préparer leurs véhicules. Quelques maison plus loin, des soldats sortent de leurs quartiers et chargent des camions de mitrailleuses et de caisses de munitions. Paradoxe de la guerre: ils vont prendre la route les premiers alors que, une demi-heure plus tard, les équipes du CICR, envoyées pour soulager les maux de la guerre, suivront le même chemin. Les délégués du CICR roulent en deux convois de quatre voitures chacun. Le véhicule de tête et celui qui ferme la marche restent toujours à portée de vue l'un de l'autre. Ce matin, chaque convoi a quelque 100 kilométres de route à parcourir. Dès la sortie de la ville, les deux équipes se séparent. Les chauffeurs sont tenus de ne pas dépasser 80 km/h, seule façon de voir à temps les trous de la route qui, parfois, sont utilisés comme pièges à mines. Les passagers, eux, se fient au plancher blindé de la voiture, aux solides ceintures qui les compriment contre leur dossier et aux arceaux de sécurité destinés à protéger la cabine du véhicule au cas où celui-ci serait projeté dans les airs par une explosion.
Cependant, après quelques kilomètres, la première carcasse de voiture, au bord de la route, montre à quel point les mesures de sécurité sont aléatoires. Plus loin, c'est un camion renversé sur un talus, complètement démoli et calciné, puis une voiture criblée de balles, un pneu que l'explosion d'une mine a projeté dans les branches d'un arbre... Tout au long des 100 kilomètres, des témoignages semblables ne cessent de rappeler que le pays est en guerre.

Beauté trompeuse du paysage

Aucun délégué en route ce matin-là ne peut se permettre la moindre négligence: il faut observer attentivement la route et le paysage. Un merveilleux paysage d'ailleurs, avec des collines douces dans le lointain et une végétation luxuriante dans la plaine. En fait, il s'agit de plantations de maïs et d'arbres fruitiers croissant de façon désordonnée, abandonnées par les paysans qui ont fui devant les combats. Il faut aussi se méfier de l'apparente générosité de la nature, car le moindre bosquet, la plus petite butte le long de la route peuvent offrir une cachette idéale aux francs-tireurs.







La misère est au rendez-vous

Il est midi. La première équipe arrive à destination. C'est un grand village où le CICR a installé un centre de nutrition intensive pour les enfants très gravement sous-alimentés. A partir de cette «base avancée», le CICR rayonne dans une douzaine d'autres villages, préparant chaque jour, dans des «cuisines de campagne» des rations alimentaires pour plusieurs centaines de personnes déplacées. Leur nombre a d'ailleurs considérablement augmenté dans cette région au cours des semaines précédentes, et l'on compte jusqu'à 700 nouveaux arrivés dans un hameau, preuve que le front des combats s'est déplacé.
Les enfants, incapables de se tenir debout, en raison de leur extrême sous-alimentation, souffrent aussi de maladies parasitaires et de refroidissements. La température est en effet très basse – à peine 10 degrés – et les gosses ne sont souvent vêtus que d'un simple sac, voire un lambeau de tissu. Certains d'entre eux s'approchent craintivement de la marmite, pour recevoir un peu de bouillie fumante. Ils attendent également qu'on leur donne un vêtement.
Seuls les enfants les plus atteints sont amenés au centre nutritionnel, car sa capacité est limitée. Ces cas-là sont totalement apathiques, recroquevillés sur eux-mêmes, se laissant emporter dans la bâtisse sans faire un mouvement. C'est vraiment décourageant de penser que, dans cette région, se trouvent encore des milliers d'autres enfants et adultes dans le même état, et que les équipes du CICR ne peuvent rien faire pour eux, ne pouvant les atteindre (conduire une voiture sur des routes en terre battue semées de mines équivaudrait à un suicide).
Face à cette détresse, malgré les accidents précédents, chacun est prêt à prendre des risques pour étendre le champ d'action du CICR. Mais un incident sur le chemin du retour, le lendemain, fera revenir les délégués à la réalité et renaître l'angoisse face au danger.

La peur à la tombée de la nuit

Le deuxième jour de présence dans la «base avancée» a été très chargé: les délégués ont travaillé dur, préparant les repas, soignant les enfants, construisant des huttes, rencontrant des fonctionnaires de district. Il fallait en outre trouver un gîte pour les sans-abri, préparer des réserves d'eau, bref, apporter un minimum d'assistance aux victimes pour leur permettre de subvenir à leurs propres besoins.
Absorbée par son travail, l'équipe a dépassé de quelques heures le moment prévu pour le retour. Et, lorsque les voitures marquées du signe de la Croix-Rouge atteignent la route principale, les premières ombres se profilent déjà. On ne distingue plus guère les trous dans la chaussée, on ne sait pas si c'est le vent ou l'homme qui agite les broussailles de chaque côté de la route...
Dans la voiture, l'air est suffocant, mais les fenêtres doivent rester fermées pour des raisons de sécurité. A chaque cahot de la voiture, les ceintures scient un peu plus les aisselles du chauffeur et des passagers.
La route est pratiquement déserte. Le long de la voie ferrée, des maisons incendiées témoignent des récents affrontements. Le paysage a quelque chose d'inquiétant. Pour les délégués, c'est un maigre réconfort de savoir que les chefs des Parties au conflit respectent les principes d'aide humanitaire et qu'ils sont bien intentionnés à l'égard du CICR. En ce moment, ce que le délégué aimerait savoir, c'est si le simple soldat connaît lui aussi ces principes et quelle serait la réaction d'un tireur isolé à la vue d'une voiture blanche à croix rouge!
Il faut garder son calme, se concentrer en dépit de la tension qui règne, pour se sentir un peu rassuré malgré les tirs isolés qui claquent au loin.

Soulagement et abattement

Le ciel a déjà pris une teinte pourpre lorsque l'équipe en retard arrive à la délégation. C'est avec joie que l'on retrouve les collègues, de même que la seconde équipe, rentrée saine et sauve elle aussi. A la tension des dernières heures fait place maintenant un sentiment d'apaisement, de soulagement: on est encore en vie! On n'est pas blessé! Soudain, chaque odeur, chaque bruit, chaque sensation physique semblent perçus avec plus d'intensité que d'habitude. On prend conscience de la vie dans tout ce qu'elle a d'exceptionnel, d'unique. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on discute ensemble de l'action et des informations recueillies sur le terrain que le moral retombe lentement à zéro: au cours des semaines écoulées, davantage de villages ont été attaqués, les attentats à la bombe et les explosions de mines se sont intensifiés et le nombre des blessés transportés dans les hôpitaux s'est fortement accru – cela dans la zone même où travaille le CICR! Il s'agit là d'informations que le délégué sur le terrain recueille avec soin, car elles lui permettent d'évaluer la situation dans son propre champ d'activités.
Pourra-t-on repartir demain? Doit-on mettre sa vie en péril pour sauver celle des autres? Chacun s'efforce de dominer ses émotions, ses craintes et ses doutes par une analyse objective de la situation. La conclusion à laquelle parviennent les délégués, unanimes, est logique: demeurer loin des centres de distribution où afflue la population déplacée signifierait, pour des centaines d'êtres humains, faim ou mort lente, et pour nombre d'enfants, une issue fatale. Donc, on poursuivra la mission demain, on repartira sur les routes. Il faut savoir surmonter ses peurs.